

REVUE DES JOURNAUX.

PATHOLOGIE ET THÉRAPEUTIQUE MÉDICALES.

De la tuberculose parasitaire (1).—Clinique de M. DEBOVE à l'hôpital de la Pitié.—La virulence de la tuberculose et sa nature parasitaire étant admises, nous allons examiner les conséquences de cette doctrine au point de vue de l'étiologie de la maladie.

Un premier point, et il est capital, c'est qu'il n'y a pas de phthisie spontanée, et que tous les phthisiques doivent leur maladie à la contagion. Supposer le contraire, serait admettre la génération spontanée du parasite, origine première du mal, et vous savez que, aujourd'hui, la génération spontanée est universellement niée.

Ce fait de la contagion, qui s'impose avec la doctrine nouvelle, était tout au plus soupçonné il y a quinze ans à peine. La phthisie, disait-on alors, est toujours héréditaire, et le fait de vivre avec des phthisiques n'a aucune influence sur le développement de la maladie. L'observation des faits, à faut bien le dire, semblait donner raison à cette manière de voir. Un grand nombre de phthisiques ont des parents tuberculeux, cela est incontestable; et, d'autre part, il est souvent difficile, par l'étude attentive des antécédents de ces malades, qu'on puisse faire entrer en ligne de compte l'hypothèse d'une contagion.

A ces objections d'ordre clinique, je vais essayer de répondre par la clinique même.

Et tout d'abord, je vous ferai remarquer que si, dans un grand nombre de cas, la contagion est difficile à établir, ce n'est pas une raison pour la rejeter et ne l'admettre, comme quelques auteurs ont voulu le soutenir, qu'à l'état d'exception. Personne ne nie que la variole et la scarlatine soient contagieuses, et cependant il est souvent impossible de trouver l'origine de cette contagion sur les malades que nous avons l'occasion de soigner. Cela est surtout vrai pour les grandes villes comme Paris, où l'agglomération de la population, la fréquence des rapports des individus entre eux, compliquent singulièrement les recherches étiologiques. Cela n'est plus aussi vrai pour les petits centres, où tout le monde se connaît, et où il est facile de relever les antécédents des malades dans leurs détails les plus minutieux. Aussi est-ce surtout dans les petites localités qu'il faut aller chercher, pour la phthisie comme pour toutes les autres maladies contagieuses, les preuves d'une contagion qui nous échappent le plus souvent dans les grandes villes.

Il existe dans la science un grand nombre d'observations prises dans ces conditions: elles sont d'autant plus concluantes qu'au moment où elles ont été publiées, il n'était encore question ni de la virulence de la phthisie, ni de son parasite.

Parmi les plus remarquables de ces observations, je vous citerai les suivantes qui me paraissent typiques.

Viallette rapporte l'observation dont voici le résumé:

Un malade tuberculeux, Jean, épouse une jeune fille, Antoinette.

(1) Voir la livraison de septembre.